

La connaissance du troisième genre

1) Eth II, prop 40, scol 2

De tout ce qui a été dit ci-dessus, il apparaît clairement que nous percevons beaucoup de choses et que nous formons des notions universelles : 1° Des choses particulières qui nous sont représentées par les sens d'une façon tronquée, confuse, et sans ordre pour l'entendement (voir le corollaire de la proposition 29) ; et c'est pourquoi j'ai accoutumé d'appeler de telles perceptions : connaissance par expérience vague. 2° Des signes, par exemple de ce que, entendant ou lisant certains mots, nous nous souvenons de choses et en formons certaines idées semblables à celles par lesquelles nous imaginons les choses (voir le scolie de la proposition 18). L'une et l'autre de ces façons de considérer les choses, je les appellerai par la suite : connaissance du premier genre, opinion, ou Imagination. 3° Enfin de ce que nous avons des notions communes et des idées adéquates des propriétés des choses (voir le corollaire de la proposition 38, la proposition 39 avec son corollaire et la proposition 40). Et cette façon, je l'appellerai Raison et connaissance du second genre. Outre ces deux genres de connaissance, il en est donné un troisième, comme je le montrerai dans la suite, que nous appellerons Science intuitive. Et ce genre de connaissance s'étend de l'idée adéquate de l'essence formelle de certains attributs de Dieu à la connaissance adéquate de l'essence des choses. J'expliquerai tout cela par l'exemple d'une seule chose.

Trois nombres, par exemple, sont donnés pour en obtenir un quatrième, qui soit au troisième comme le second est au premier. Des marchands n'hésitent pas à multiplier le second par le troisième et à diviser le produit par le premier, parce qu'ils n'ont pas encore oublié ce qu'ils ont appris de leur maître sans aucune démonstration, ou bien parce qu'ils ont souvent fait l'expérience de cette opération sur des nombres très simples, ou bien en vertu de la démonstration de la proposition 19 du livre VII d'Euclide, à savoir par la propriété commune des nombres proportionnels. Mais pour des nombres très simples, on n'a en rien besoin de ces moyens. Par exemple, les nombres 1, 2, 3 étant donnés, il n'est personne qui ne voie que le quatrième nombre proportionnel est 6, et cela d'autant plus clairement que, du rapport même que nous voyons d'un coup d'œil entre le premier nombre et le second, nous concluons le quatrième.

2) Eth II, prop 43, scol

Dans le scolie de la proposition 21 de cette partie, j'ai expliqué ce que c'est que l'idée d'une idée ; mais il faut remarquer que la proposition précédente est suffisamment manifeste par elle-même. Car qui a une idée vraie n'ignore pas qu'une idée vraie enveloppe la certitude la plus haute. Avoir une idée vraie, en effet, ne signifie rien d'autre que connaître une chose parfaitement ou le mieux possible ; et certes personne n'en peut douter, à moins de penser qu'une idée est quelque chose de muet comme une peinture sur un tableau, et non un mode du penser, à savoir l'acte même de comprendre (*ipsum intelligere*) ; et, je le demande, qui peut savoir qu'il comprend une chose, s'il ne comprend auparavant la chose, s'il n'est auparavant certain de cette chose ? Et que peut-il y avoir de clair et de plus certain qu'une idée vraie, qui puisse être norme de vérité ? Tout de même que la lumière fait paraître elle-même et les ténèbres, de même la vérité est sa propre norme et celle du faux.

3) *Le traité de la réforme de l'entendement* §.34

« ... pour savoir, il n'est nul besoin que je sache que je sais, et encore bien moins que je sache que je sais que je sais, pas plus que pour comprendre l'essence du triangle, il n'est besoin de comprendre le cercle. Mais pour ces idées, c'est le contraire : pour savoir que je sais, il faut d'abord et nécessairement que je sache. »